

LA CROISADE DES ENFANTS¹

Dieu le veut !

1215

QUATRIÈME ARTICLE.

V.

MISÈRES.



L'hiver sévissait dans toute sa rigueur. Il n'y avait pas, à cette époque, comme aujourd'hui, des routes ouvertes dans les campagnes. Quelques ponts de bois jetés au-dessus des torrents, des sentiers frayés à travers les forêts à coups de hache, tels étaient en grande partie les moyens de communication. On se tenait alors dans son donjon ou sa chaumière, en attendant, comme les oiseaux du ciel, le retour du printemps. Et en effet, le châtelain et le vassal n'avaient pas besoin de franchir, pendant les jours de froidure, l'enceinte du castel ou les limites du village, chacun alors cuisait son pain chez soi ; il n'y avait pas de plaisir mondain qui appelât l'homme hors de sa famille, et quant aux devoirs de religion, ils s'accomplissaient dans tous les manoirs par les soins du chapelain ; enfin, les moustiers étaient comme des lieux d'asile semés çà et là par la main de Dieu pour les infortunés qui avaient osé s'aventurer au milieu des frimas.

On peut juger aisément des souffrances qui attendaient l'expédition des croisés. Peut-être des troupes d'hommes aguerris et endurcis aux fatigues eussent-elles mieux supporté une suite de marches forcées et de privations de tous genres ; mais des enfants, tièdes encore des caresses de leur mère, tout frais sortis de leurs nids, pauvres créatures dépensant toute leur énergie en quelques

heures, des guerriers armés, pour ainsi dire, des verges dont on les avait frappés la veille, eussent-ils pu endurer longtemps cette triple torture de marcher toujours, d'avoir froid et de manquer de pain ? Chose surprenante, malgré l'inclémence de la saison, malgré l'aspect délabré de l'expédition, chaque jour de nouveaux enfants venaient augmenter les rangs des croisés. Mais c'étaient pour la plupart des fils de pauvres paysans, ne portant ni un denier dans leur ceinture, ni provisions dans leur bissac. Chacun d'eux était un morceau de pain de plus à trouver par jour. Plus de huit mille combattants s'avançaient sous les ordres de Pierre Archibald, et, d'après toutes les probabilités, ce nombre devait être quadruplé à l'arrivée à Gênes où l'on comptait s'embarquer pour Byzance.

Les maladies et les privations frappèrent une grande quantité de ces enfants qu'il fallut abandonner dans les monastères qui voulurent bien les recueillir. Beaucoup succombèrent sur la route, faute de secours, et furent ensevelis dans la neige. Le matin, quand une lueur grisâtre et incertaine annonçait le jour, les pauvres enfants s'appelaient et se comptaient. Combien, hélas ! y en avait-il qui ne pouvaient plus répondre !.. Engourdis par le froid, ils s'étaient endormis du dernier sommeil, et une teinte violacée défigurait leurs traits naguère si purs, si gracieux. Dom Wilfrid accourait les yeux baignés de larmes, il étendait un pan de sa robe brune sur le corps de chacune de ces innocentes victimes, il pressait leurs mains glacées et cherchait à les ranimer avec son souffle ; il s'écriait que c'était autant de fils arrachés à son amour, autant de plaies faites à son cœur.

« O monseigneur Dieu ! répétait-il, je ne murmure pas contre vos arrêts ; qu'ils s'accomplissent, mais qu'ils tombent sur moi, moi dont la vie est déjà si pleine de jours, et

(1) Voy. les nos de janvier, p. 193 ; février, p. 242, et mars, p. 275.

non sur ces faibles enfants qui sont nés d'hier seulement et ont tous des mères qui les aiment ! »

Le religieux était infatigable, et ses soins préservèrent seuls l'expédition d'une ruine que la rigueur toujours croissante de l'hiver et la rareté des subsistances semblaient devoir rendre imminente.

Enguerrand mettait à remplir les mêmes devoirs un empressement qu'on n'eût pu attendre de sa part. C'était avec brusquerie qu'il faisait le bien et secourait le torpeur dans laquelle tombaient ses camarades. Allant de l'un à l'autre, il gourmandait les paresseux, exhortait les faibles, soutenait les souffrants. Il s'était successivement dépouillé de toutes les pièces d'or de son escarcelle, de sa riche tunique brodée, de ses éperons, de sa chaîne, vendus à vil prix aux juifs qui, réunis à une foule de jongleurs¹, suivaient à peu de distance l'expédition. Son exemple avait été imité avec un louable empressement par Isolín, Noaillé, Hepnofer et la plupart des jeunes nobles. A peine quelques-uns s'étaient-ils refusés à se défaire d'une partie de leurs beaux habits ; mais ceux-ci, sous leurs broderies d'or et de soie, ne mouraient pas moins de froid et de faim, — et nul ne venait à leur secours.

A deux journées de distance de la ville de Lyon, les ressources de la petite armée se trouvaient complètement épuisées. Les jeunes nobles s'assemblèrent en conseil, sous la présidence de Pierre Archibald, pour aviser au moyen d'atteindre une grande cité où la charité des couvents et des fidèles réparerait tant de privations et assurerait, pour quelques jours au moins, la conservation des croisés. Malheureusement tous les objets de prix avaient été déjà vendus aux fils d'Israël ; mais le génie inventif d'Enguerrand fit face à cet embarras.

« Nous sommes, dit-il, cinq cents de bonne maison, il nous reste trois cents destriers exténués comme nous, vivant de racines et de quelques brins d'herbe, et ne pouvant pas plus nous porter que se porter eux-mêmes. M'est avis qu'il faut nous défaire de cet inutile appareil de chevalerie et marcher à pied comme nos soldats ; car dans les moments de danger, tout doit être commun, sacrifices et fatigues.

— Mais, demanda en riant Marino-Marini,

qui est-ce qui voudra nous bailler de beaux écus en échange de nos haridelles ?

— Les juifs ; sans doute ils nous rançonneront d'importance ; mais quand on a faim, on donnerait un manoir pour un gâteau de maïs.

— Eh bien ! dit Mathieu de Coucy, faisons venir ces larrons et entrons en marché avec eux.

— Amis ! s'écria Sigismond von Dietrich, sortant de son flegme habituel, vous avez tort de vouloir vendre vos destriers pour marcher ensuite confondus avec les vassaux. Quant à moi, j'aime mieux mourir à cheval que vivre à pied.

— Soit, messire le baron, répondit Isolín ; vous resterez tant qu'il vous plaira sur votre monture, et l'on vous placera en tête de l'armée en guise de héraut d'armes. »

Le dépit colora le visage de l'Allemand ; il porta la main à la garde de son épée. Ce geste lui valut, de la part de Pierre Archibald, une sévère remontrance. Mais Isolín dit d'un ton de raillerie :

« Attendez, cher Sigismond, que j'aie déjeuné ; car je ne me sens pas la force, en ce moment, de répondre à vos provocations. »

Ce mot fit éclater un rire général et termina joyeusement ce triste conseil. Le chef de l'armée avait mandé les juifs. Ils s'empressèrent de se rendre à cet appel, comptant sur quelques bonnes aubaines ; mais lorsqu'ils eurent parcouru des yeux le cercle qui les entourait et n'eurent aperçu que des robes trouées, des ceintures sans valeur, des casques sans panaches, des escarcelles plates, ils se consultèrent avec cet air de méfiance particulier à leur race, et se mirent à chuchoter, se demandant pour quel motif on les avait appelés. L'achat des chevaux leur fut proposé par Pierre Archibald. Ils gardèrent un silence qui parut aux assistants aussi long qu'un siècle. A la fin, le plus âgé, vieillard au turban oriental, à la taille voûtée, au regard méfiant, dit d'une voix saccadée :

« Par le Dieu de Jacob ! nous avons déjà moult perdu en nos marchés avec vos seigneuries, et nous ne pourrons vendre qu'à la sueur de notre front tant d'armes en mauvais état, de vêtements usés, et de petits morceaux de menu vair et d'hermine contre lesquels nous avons échangé nos belles pièces d'argent et nos bons sacs de blé et de seigle.

— Si le marché ne vous convient pas, fils de Satanas, s'écria brusquement Enguerrand, dites-le tout de suite. Nous ne sommes pas

(1) Troubadours populaires de cette époque.

loin de la cité de Lyon, là nous trouverons des amis.

— Ne vous fâchez pas, mon jeune sire, reprit l'Israélite avec un mélange de crainte et d'ironie; nous savons tout le respect que nous devons à des seigneurs tels que vous. Mais permettez-moi de vous faire remarquer l'état misérable de vos destriers.

— Bah! un mois de pâturage leur rendra beauté et vigueur. Voulez-vous décidément accepter le marché?

— Mais nous n'avons pas examiné notre gage...

Le jeune comte de Kérougal dit avec hauteur :

« Est-ce que par hasard vous oseriez vous défier de nous? »

Ces paroles, soutenues par les rumeurs menaçantes de l'assemblée, décidèrent les juifs à l'achat des chevaux; ils échangèrent contre ces nobles animaux quelques sacs de blé de rebut, des bestiaux amaigris et des peaux de moutons dont on couvrit les malades. Puis, ayant chargé les chevaux de leur précieux butin, ils s'éloignèrent en toute hâte, poursuivis par les risées et les malédictions de l'armée.

On atteignit Lyon; Pierre Archibald n'y put faire un long séjour, car les habitants des grandes villes étaient généralement peu favorables à son entreprise. En cette occasion, le zèle de dom Wilfrid se manifesta plus ardent que jamais. Ses quêtes furent abondantes; les couvents obtinrent des échevins des secours suffisants pour éloigner la disette du camp des croisés, au moins pendant quelques jours. Les fidèles ne restèrent pas en arrière; des femmes charitables apportaient à ces enfants des habits taillés et cousus par elles, des chausses et des coiffes de laine qu'elles avaient tricotées. Elles sanglotaient d'attendrissement au récit de leurs maux passés et de leurs périls futurs. Tant de fatigues avaient donné aux jeunes soldats du Christ un extérieur martial. A côté d'eux les autres enfants paraissaient tout faibles, tout craintifs. En outre, Archibald, soldat exercé, les avait habitués à marcher en ordre et à manier avec adresse la pique et l'épée. C'était un spectacle curieux pour les populations que celui de cette armée naine à qui il ne manquait que dix ans de plus pour être formidable.

Avant de sortir de la ville, on renonça au projet de passer les Alpes, sur la nouvelle qu'un corps de trois mille enfants, parti de

divers électorats d'Allemagne et des cantons de l'Helvétie, avait été repoussé par les Lombards, à l'entrée de leur pays. Il fut décidé que l'expédition continuerait à s'avancer dans le midi et se dirigerait à travers la Provence, jusqu'à Marseille, où elle s'embarquerait.

A mesure que les croisés approchaient du comtat d'Avignon, le froid cessait de faire sentir ses rigueurs. Mais un autre fléau, plus horrible encore, ennemi inattendu, implacable, qui frappe le frère par le contact du frère, et sépare du monde entier l'infortuné qu'il a choisi pour sa victime, un mal apporté d'Orient et naturalisé en Europe, atteignit l'armée des enfants. Ce mal qui a cessé ses ravages depuis plusieurs siècles, et que cependant on ne peut nommer sans effroi, c'était la lèpre... Quelques-uns des croisés s'étant égarés une nuit et cherchant à s'abriter contre la pluie et le vent, eurent l'imprudence de pénétrer dans une tour au haut de laquelle gisaient plusieurs lépreux et de s'y étendre sur des nattes de jonc qui avaient servi à ces infortunés. Le lendemain, en voyant apparaître un des hôtes effroyables de la tour, ils comprirent l'étendue du danger dont ils étaient menacés et s'enfuirent terrifiés. Cependant ils se gardèrent bien, à leur retour au camp, de divulguer leur aventure. Mais le coup était porté, et le mal ne tarda pas à se manifester dans toute sa violence, principalement parmi les fils de serfs qui, outre leur défaut d'énergie morale, donnaient plus de prise au fléau par leur excessive malpropreté. C'était pitié que de les voir étendus à terre, appelant la mort, eux, si jeunes, et invoquant avec désespoir la sainte Vierge et tous les saints du ciel; pitié que de les entendre prononcer avec larmes le nom de leur mère qu'ils ne devaient plus revoir... Quand ils n'avaient pas assez de force pour s'acheminer jusqu'aux ladres⁽¹⁾, on n'osait les y transporter. Plus leurs cris devenaient lamentables, plus on mettait d'empressement à s'éloigner d'eux. La maladie sévissait avec la rapidité de la foudre; souvent ceux qu'elle avait touchés de son doigt mortel tombaient tout à coup pour ne plus se relever. Les maux précédents semblaient un doux songe auprès de cette cruelle réalité, et maintenant les pauvres enfants en étaient à regretter les neiges de l'hiver, les longues nuits passées dans les

(1) Hôpitaux où étaient soignés les lépreux. On les mit sous l'invocation de saint Lazare, par corruption *saint Ladre*; de là le nom de *ladres*.

sombres forêts de sapins, et jusqu'à la famine qu'ils avaient si péniblement endurée. On eût dit que Dieu, dans son impénétrable sagesse, voulait châtier les jeunes imprudents qui avaient méconnu la voix de leurs parents et déserté le toit paternel sans s'inquiéter des larmes qu'on y répandrait. La coupe du malheur avait été versée tout entière sur leur tête ; et qui sait ? au fond de ce calice il restait peut-être une lie plus amère encore...

Les jeunes nobles, moins frappés que leurs compagnons par le fléau, mirent un zèle de chrétien à soigner les malades, tandis que les fils de serfs restaient plongés dans l'abattement de la peur et l'apathie de l'égoïsme.

Isolin venait de faire une ronde à la tête d'un détachement chargé de relever les malades et de leur donner les premiers soins. Ce n'était pas sans répugnance que le beau jouvencel s'était acquitté de cette tâche ; et au retour, il se plaignait assez vivement à son frère des pénibles devoirs de la croisade.

« Ah ! j'entends, dit Enguerrand ; tu regrettes tes doux loisirs et ta citharre. Eh bien ! va-t-en ; retourne au manoir de nos pères et montre-leur un fils indigne d'eux ! »

Tel était le sentiment de soumission qu'Isolin éprouvait en présence de son frère aîné, qu'il baissa les yeux et garda le silence.

« Prouve-moi, reprit Enguerrand, que tu as le cœur d'un gentilhomme ; tu n'as parcouru ce matin que le quartier des Allemands et des Italiens : suis-moi, nous allons charger de linge et de médicaments nos deux varlets et visiter le campement de nos Bretons. Les chefs doivent, comme le paon, avoir partout des yeux. »

Ils rencontrèrent sur leur passage dom Wilfrid occupé à panser un souffreteux ; le vénérable moine était étendu à terre à côté du malade et lui prodiguait à la fois les secours du corps et ceux de l'âme. L'ardente charité se peignait dans ses regards, et l'on pouvait aisément comprendre qu'il eût désiré échanger sa force, sa santé, contre ces plaies incurables.

Les deux frères, s'arrachant à ce spectacle de sublime horreur, descendirent un petit vallon semé de noisetiers, de sorbiers et tapissé de verdure ; autour d'eux tout était riant et embaumé. La nature hâtive du midi exhalait déjà ses parfums printaniers ; de blanches fleurs s'étiolaient au bord des haies d'aupépine ; quelques oiseaux, de retour des terres lointaines, préludaient aux chants bocagers. Enguerrand et Isolin éprouvaient un bien-

être inconnu, car jamais un si beau ciel ne s'était arrondi au-dessus de leurs têtes. En ce moment des gémissements sourds attirèrent leur attention ; un jeune malade invoquait, dans le délire de la souffrance, l'aide de Dieu et des saints. A son idiome, Enguerrand le reconnut pour un Breton ; quant à son visage, il était complètement défiguré par les ravages de la lèpre. A cette vue, Isolin ne put s'empêcher de frémir. Les deux varlets jetèrent un cri d'effroi et s'enfuirent précipitamment ; Enguerrand courut après eux, leur arracha le linge et les médicaments, et revint vers le malade, qu'il pansa, et dont il enveloppa les pieds nus et glacés. Celui-ci, rouvrant les yeux, dit d'une voix émue :

« Ah ! messire de Kérougal, est-ce bien vous ? Fuyez ! Je ne suis pas digne de tant de bonté.

— O ciel !... n'est-ce pas Luc que j'entends ?

— Oui, messire, le coupable Luc, qui a osé lever la main sur le fils de son seigneur, sur son maître. Le ciel m'a puni. J'ai forfait à mon devoir, et mon crime reçoit son juste châtiment.

— Non, Luc, tu ne seras pas puni, car je t'ai pardonné depuis longtemps ; tu ne mourras pas. Aie courage ; bientôt, hors de tout danger, tu auras repris ta place dans nos rangs pour marcher contre les ennemis de notre sainte religion.

— O monseigneur ! je le sens, il me faut mourir, mourir loin de mes vieux parents, et quitter mon pauvre frère, qui, à cette heure, me cherche sans doute, ignorant dans quel lieu je me suis traîné...

— Bon espoir, mon gars, nous te sauverons. Viens ça, Isolin, et aide-moi à l'emporter. »

Isolin ne put cacher sa vive répugnance ; mais les ordres d'Enguerrand étaient impérieux. Il prit donc sous ses aisselles les pieds du malade, tandis qu'Enguerrand soutenait contre sa poitrine la tête de Luc. La marche fut pénible. Comme ils approchaient du camp, Pierre Archibald les ayant vus venir de loin, se porta vivement à leur rencontre.

« Que faites-vous ! s'écria-t-il d'un accent de voix indéfinissable, vous, fils de bonne race, vous risquez vos jours pour sauver ceux d'un vilain, qui, du reste, n'est déjà plus qu'un cadavre... »

En effet, Luc, pendant le trajet, avait rendu le dernier soupir. Enguerrand et Isolin se prosternèrent simultanément en adres-

sant à Dieu une fervente oraison pour l'âme du pauvre trépassé. Archibald ne voulut pas les quitter avant de les avoir forcés de changer de vêtements et de se parfumer. Mais le dévouement des deux frères n'eut pas de tristes conséquences; le fléau les respecta.

Quelques jours après, la lèpre cessa complètement de ravager les rangs de l'armée des croisés. Plusieurs milliers de victimes avaient succombé. Cependant, au moment où l'on atteignit Marseille, choisie pour lieu de l'embarquement, il se trouva plus de trente mille



enfants réunis sous les ordres de Pierre Archibald, qui, par la gravité de sa parole, l'extrême simplicité de son costume, rappelait Pierre l'Ermite, et qui, de plus, avait su maintenir la discipline parmi ces bandes nombreuses, appartenant à tous les pays et parlant toutes les langues. Les habitants de l'antique cité des Phocéens furent émerveillés

de ce tableau, et les troubadours de la Provence célébrèrent tous dans leurs *triolet*s la glorieuse expédition qui devait délivrer Jérusalem par les mains des jouvenceaux de France !...

ALFRED DES ESSARTS.

(La suite prochainement.)

LE SALON DE 1845

On dit : *le salon de telle année*, pour expliquer de la façon la plus nette et la plus vive, que telle année, dans les galeries du Louvre, les peintres, les sculpteurs et les architectes contemporains ont exposé le résultat de leurs travaux, afin que le public puisse juger, par ses propres yeux, les progrès et les efforts de chacun. Chaque année, cette exposition, en plein Louvre, apporte avec elle des renommées nouvelles, confirme des

renommées naissantes; elle abaisse les uns, elle élève les autres; plus d'une fois, elle a mis le disciple à la place du maître : tel jeune homme qui envoyait en tremblant son tableau ou sa statue, se retrouve, à la fin de l'exposition (qui dure deux mois), riche, honoré, fêté, célèbre ! C'est surtout dans les arts de l'imagination et de la pensée qu'il est impossible de faire des passe-droits. Chacun est jugé selon son esprit, selon ses œuvres, selon

ALFRED BRASSON, ÉDITEUR, 10, RUE DE LA HARPE, 10

JOURNAL
DES
ENFANS

III